

Marius Barbeau : le conte et le conteur

Jean Du Berger

Volume 12, numéro 1-2, avril 1976

Conte parlé conte écrit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036621ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036621ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Du Berger, J. (1976). Marius Barbeau : le conte et le conteur. *Études françaises*, 12(1-2), 61–70. <https://doi.org/10.7202/036621ar>

Marius Barbeau: le conte et le conteur

Jean Du Berger

De Marius Barbeau, rencontré « au bout de son âge », un jour de juin 1966, à l'Université McGill, je ne conserve hélas que le souvenir d'un petit vieillard qui ressemblait à ces vieux guerriers indiens dont il avait jadis décrit l'attitude hiératique. Une mousse blanche, ses cheveux, lui faisait une auréole. Je lui serre la main. Nous échangeons quelques propos. On l'entoure : fragile, presque diaphane, il passe d'une main à l'autre et disparaît. Je ne l'ai jamais revu.

Il avait coutume de répéter : « Nous sommes des ombres et nous nous en irons comme des ombres ».¹ Pour moi, ce jour-là, il était déjà ailleurs; naïvement, j'avais cru aller à la rencontre du jeune anthropologue qui se hâtait de recueillir les traces de la culture traditionnelle en plein éclatement ou du vert sexagénaire qui traçait, en 1945, les grandes lignes de la tâche à accomplir devant les étudiants de l'Université

1. Fernande Saint-Martin, « *L'Œuvre de Marius Barbeau, nord-américain.* » Dans *le Devoir*, Montréal, samedi 21 décembre 1974, p. 11.

Laval.² Tous ces Marius Barbeau étaient à la fois présents et aussi derrière nous. Pour les retrouver, il me fallait retourner à la bio-bibliographie établie par Clarisse Cardin.³ L'homme, lui, pénétrait dans l'ombre; il ne me restait que ce qu'il avait écrit : où il y avait eu une vie passionnée par le destin collectif de notre peuple, je ne trouvais plus que des papiers, des articles enfouis dans des revues et des cylindres de cire à peine audibles.

Six années se sont écoulées depuis la mort de Barbeau. Je retourne en arrière parmi les papiers et les articles oubliés afin de faire le point sur son œuvre dans le domaine des récits traditionnels. Il s'agit des contes et légendes, transmis de bouche à oreille, au sein d'un petit groupe. Hors de l'espace et du temps, le conte a pour objet de divertir l'auditoire qui ne croit pas en ce qui lui est raconté; la légende, par ailleurs, située dans l'espace et le temps du narrateur et de son auditoire, est objet de croyance : à ce titre, elle exerce une fonction d'édification ou de répression.

New-York, janvier 1914. Marius Barbeau s'entretient avec Franz Boas au cours de la rencontre annuelle de l'*American Folklore Society*. Boas demande : « Y-a-t-il au Canada des contes anciens, comme ces contes de fées d'autrefois ? » Embarras de Barbeau qui évoque les efforts de Louis Fréchette et de certains écrivains du XIX^e siècle. Il se souvient surtout de ces contes que la famille Sioui de Lorette lui avait racontés : « La Princesse des Sept-Montagnes-Vertes », « L'eau de la Fontaine de Paris », « Le Corps-sans-âmes »; ces récits lui avaient fait une « profonde impression » mais il n'avait pas voulu les recueillir « parce qu'ils étaient trop français et d'apparence trop littéraire. » Boas incite le jeune chercheur à ne pas négliger ce répertoire qui pourrait aider les anthropologues à comprendre la permanence des thèmes européens

2. Voir : Barbeau, Marius. *En quête de connaissances anthropologiques et folkloriques dans l'Amérique du Nord depuis 1911*; résumé d'un cours donné à la Faculté des lettres, mars-octobre 1945. (Québec) Archives de Folklore, Université Laval, 1945. 80 + (2) p.

3. Cardin, Clarisse. *Bio-bibliographie de Marius Barbeau*. Dans les *Archives de Folklore*, no 2, (Montréal) Fides, 1947, p. (17) - 96.

dans le « corpus » amérindien.⁴ De retour au Canada, après un trimestre de travail au Musée National, Barbeau reprend son enquête auprès de ces Hurons de Lorette, les premiers conteurs qu'il ait connus : Prudent Sioui et son épouse.

Première cueillette de contes : Sioui, « âgé de plus de cinquante ans », raconte « Ti-Jean et la Princesse de Sept-Montagnes-Vertes » (conte-type 400),⁵ récite qu'il avait « appris » de son père. Et c'est la haute tradition du vieux « Märchen » qui s'ouvre devant Barbeau émerveillé. Suit le conte de « Pois-Vert » (conte-type 330B)⁶ : le Diable fait son apparition dans le répertoire de Prudent Sioui, un Diable toujours disposé à conclure un nouveau pacte avec l'homme mais qui finit pas se faire rouler. Durant le mois d'août 1914, Barbeau recueillera auprès de Prudent Sioui et de son épouse vingt-quatre contes; David Sioui racontera pour sa part deux récits traditionnels dont celui de « la Bête-à-Sept-Têtes » (conte-type 300)⁷. Boas avait, peut-être à son insu, orienté Marius Barbeau du côté d'une recherche féconde qui ne faisait que débiter. Avant de retourner à Ottawa, l'enquêteur fait un détour par la Beauce où Paul Patry, de Saint-Victor, donne neuf récits de bonne tradition.

Ce premier contact avec l'art des conteurs produit chez Barbeau une sorte de catalyse : en début de carrière, il a 31 ans, la découverte d'une tradition dont il semblait pas soupçonner l'existence, lui qui avait pourtant ses racines dans le terroir beauceron, cette découverte lui fera rechercher les traces de la culture traditionnelle avec une hâte qui rappelle « l'inquiétude » des écrivains de l'École littéraire de Québec. En mai 1915, il fait une communication lors d'une réunion de la Société royale du Canada à Ottawa : *Le folklore canadien-français*. À propos du folklore, il déclare qu'il est urgent d'en faire l'inventaire scientifique : Barbeau décrit les effets

4. Barbeau, *En quête...*, p. 8-9.

5. Publié dans *The Journal of American Folklore*, vol. 29, January-March, 1916, n° 111, p. 49-54.

6. *Ibid.*, p. 99-102.

7. *Ibid.*, p. 102-105.

du « souffle niveleur du modernisme intellectuel et matériel » qui fait que les chansons, les récits et les « reliques » ne sont plus « que l'écho d'un âge disparu ». La tâche de l'historien ? « Conserver la mémoire » de cette tradition sinon « on ne pourra se faire qu'une bien faible image, dans cinquante ans, de ce qu'étaient les ancêtres. (...) tout ce qui contribuait à former le cadre pittoresque de la vie de l'ancien canadien se sera effacé sans presque laisser de traces, même dans les livres et les musées »⁸. Pour Barbeau, il n'y a plus qu'à cueillir tous les faits de culture traditionnelle au moment même où celle-ci éclate. La cueillette, est toujours possible, affirme Barbeau aux sociétaires à qui il fait la lecture d'extraits de contes. À la suite de la réunion, Barbeau est invité à une soirée chez Sir Wilfrid Laurier où il répète le conte de « Petit-Jean et la chatte blanche » (type 402) du répertoire de Paul Patry qui produit son petit effet au milieu des « mandarins » du temps.⁹

L'été suivant, en juillet 1915, Marius Barbeau se rend à Sainte-Anne-de-la-Pocatière où il rencontre Achille Fournier, âgé de 64 ans, un journalier qui possède un répertoire de quarante-deux contes dont Barbeau publiera surtout ceux qui se rattachent à la tradition du « Märchen » alors qu'il réservera aux fonds d'archives les fabliaux comme « P'tit Jean a le va-vite » (conte-type 1775). À la Pocatière, un jeune conteur de 25 ans, Narcisse Thiboutot, fournira dix récits tandis que Georges Pelletier et Madame Augustin Ouellet ajouteront six récits à cette cueillette. Comme l'été précédent, Barbeau s'arrête dans la Beauce où son père, Charles, lui raconte des fabliaux.

À la suite de ces deux premières enquêtes, Barbeau transcrit les textes recueillis, les regroupe et publie un premier numéro de « textes canadiens » dans le *Journal of American Folklore* au début de 1916; à ce répertoire tiré de sa collection, il ajoute un conte de Paul Patry recueilli par

8. Barbeau, Marius. « *Le Folklore canadien-français.* » Dans *Mémoires de la Société Royale du Canada*, section I, série 3, t. 9, 1916, p. (449)-481.

9. Barbeau, *En quête*, p. 9-10.

Evelyn Bolduc et un groupe de récits intitulé : « Fables, contes et formules » que Gustave Lanctôt avait appris dans sa jeunesse à Saint-Constant.¹⁰ Première manifestation internationale de la recherche que Barbeau avait entreprise et aussi de la collaboration qu'il veut faire naître autour de lui. En mai 1916, deuxième communication à la Société royale : « Les Métamorphoses dans les contes populaires canadiens »¹¹ où il tente d'interpréter l'abondant matériel qu'il a recueilli. Mais voilà que Charlevoix fait son apparition dans le projet de cueillette, un Charlevoix « insulaire » nous dit Barbeau.¹²

Déjà, à Lorette, on lui avait dit : « Monsieur, nulle part ailleurs vous pourrez trouver des conteurs ou des chanteurs comme dans les montagnes, de l'autre côté du Cap Tourmente ».¹³ Pays de veillées qu'animent non seulement les villageois mais aussi ces « quêteux » en qui Barbeau saura reconnaître les derniers des jongleurs. Commence la cueillette : les contes sont notés à la sténographie, les chansons, enregistrées sur des cylindres de cire. Ne retenons ici que les conteurs comme cette dame Gédéon Bouchard qui, âgée de 76 ans, avait conservé un magnifique répertoire dont elle avait fait l'apprentissage à Saint-Fabien. Après avoir raconté à Barbeau « le Rosier et le Taon » (conte-type 313), elle lui confie : « Chez-nous, ils se rassemblaient le soir. Ceux qui ne savaient pas de contes chantaient des chansons, et ceux qui ne savaient pas de chansons contaient des contes. C'étaient des réunions d'hiver. On se réunissait souvent »¹⁴. De ces veillées, elle aura retenu cinquante-deux contes que Barbeau note. Toujours aux Éboulements, Jean-François Bouchard raconte vingt récits, le vieux Joseph Mailloux, dix-huit dont celui de « la Princesse du Tomboso »¹⁵ que Barbeau semblait particulièrement apprécier.

10. *Journal of American Folklore*, vol. 29, 1916, p. 137-151.

11. Barbeau, Marius. « Les métamorphoses dans les contes populaires canadiens ». Dans *Mémoires de la Société Royale du Canada*, section I, série 3, t. 10, 1916, p. 1-140.

12. Barbeau, Marius, *Au cœur de Québec*, Montréal, Zodiaque (© 1934), p. 34.

13. *Ibid.*, p. 36.

14. Barbeau, Marius, collection manuscrite, manuscrit n° 16.

15. Conte-type 566, publié dans le *Journal of American Folklore*, vol. 32, 1919, p. 112-116; vol. 44, 1931, p. 274-278.

cier ; enfin Marcel Tremblay, 75 ans, enrichira de quinze récits la collection de l'enquêteur.

Fin juillet, à Saint-Irenée, rencontre de Louis « l'Aveugle » Simard qui raconte trois récits traditionnels et dont Barbeau décrit comme suit le style :

L'Aveugle, toujours primesautier, et sans-gêne, mêlait les réparties et les quolibets à ses chansons, qu'il accompagnait d'ordinaire de son violon, comme les jongleurs du moyen âge, aussitôt qu'on lui adressait un mot, il donnait répartie. « Un trou, une cheville ! » comme il le disait lui-même. On lui faisait quelquefois des plaisanteries un peu gauloises, et il répondait sur le même ton ; car lui aussi connaissait le sel de ses ancêtres.¹⁶

Enfin, à Tadoussac, Edouard Hovington, ancien employé de la Compagnie du Nord-Ouest donnera huit récits. Au début de 1917, deuxième numéro spécial du *Journal of American Folklore* où figure, en plus des contes recueillis par Barbeau, un conte de Saint-Basile-le-Grand, communiqué par le notaire Victor Morin.¹⁷ En 1918, Marius Barbeau se dirige vers la Gaspésie : à Sainte-Anne-des-Monts, madame Pierre Trépanier lui racontera sept récits tandis qu'à la Tourelle, François Saint-Laurent fournira dix contes.¹⁸ Mais, Barbeau accaparé par ses travaux au Musée National, consacrera surtout ses enquêtes à la cueillette de chansons folkloriques (résultat peut-être du travail fait avec Jean Beck en juillet 1917) avant de se tourner vers les artisans et artisanes. En ce qui touche le conte, il publie dans le *Journal of American Folklore* de 1919,¹⁹ une partie du répertoire de Charlevoix et de Chicoutimi puis, dans l'important numéro 129 de juillet-septembre 1920, sous le titre d'*Anecdotes de Gaspé, de Beauce et de*

16. Barbeau, Marius, *Au cœur de Québec*, p. 51.52.

17. *The Journal of American Folklore*, vol. 30, January-March, 1917, n° 115.

18. Les contes de madame Trépanier sont conservés dans les manuscrits 10, 43, 134, 141, 170, 171, 172 de la collection manuscrite de Barbeau ; ceux de François Saint-Laurent dans les manuscrits 168, 174, 175, 176, 177, 180, 182.

19. *The Journal of American Folklore*, vol. 32, January-March, 1919, n° 123.

Témiscouata, fait paraître une anthologie de légendes et de croyances.²⁰

Par la suite, les numéros spéciaux du *Journal of American Folklore* consacrés au conte seront préparés par Gustave Lanctôt (numéros 141, 154 et 173)²¹ ainsi que par Pierre Daviault (numéros 208 et 209)²². Ils reproduisent surtout les contes recueillis par Adélarde Lambert « sous la direction de la Section canadienne de la Société de Folklore d'Amérique » affirme Lanctôt dans sa préface au numéro 141. Pour sa part, Marius Barbeau ne publiera plus que des adaptations des contes déjà recueillis dans *Grand-Mère raconte* et dans *Il était une fois* en 1935,²³ dans *Les Rêves des chasseurs* en 1942 (autre édition en 1950)²⁴ ainsi que dans les petits recueils publiés par les éditions Chanteclerc en 1950 et en 1953 : *les Contes du Grand-Père Sept-Heures*.²⁵

Dans quelles conditions, entre 1914 et 1918, Marius Barbeau recueille-t-il plus de deux cents contes ? Relisons ce qu'il écrit dans le *Rapport annuel du Ministère des Mines*, en 1922 :

On peut remarquer que le folklore n'avait pas été reconnu d'abord comme formant partie des sujets étudiés par la section d'Anthropologie. C'est pour cette raison que notre institution ne nous accorda guère son appui financier. (...) Ce fut principalement grâce à notre encouragement personnel, à une correspondance suivie et à notre enthousiasme que des collaborateurs furent induits à recueillir et à nous procurer les données obtenues au cours de leurs recherches, lesquelles sont maintenant préservées dans le Musée commémoratif Victoria. Quant aux

20. Les thèmes légendaires de ce numéro ont été en grande partie repris sous une forme littéraire dans *l'Arbre des rêves*, Montréal, Lumen, (© 1947), 189 p.

21. *The Journal of American Folklore*, vol. 36, July-September, 1923, n° 141, p. 205-272; vol. 39, October-December, 1926, p. 154, p. 371-449; vol. 44, July-September, 1931, n° 173, 1-125-294.

22. *Ibid.*, vol. 53, April-September, 1940, nos 208-209, p. 89-181.

23. Barbeau, Marius. *Grand-Mère raconte*. Montréal-Beauchemin (1935) 101 p.; *Il était une fois*, Montréal, Beauchemin (1935) 103 p.

24. *Les rêves des chasseurs*, Montréal, Beauchemin, 1942, 117 p.; repris dans la collection « les Veillées » du même éditeur en 1950.

25. *Les Contes du Grand-Père Sept-Heures*. (Montréal) Chanteclerc (1950-1953) 12 volumes.

recherches de l'auteur (faites dans les périodes de deux semaines à trois mois, en 1914, 1915, 1916, 1918, 1919) deux des expéditions furent à ses propres frais et les trois autres furent subventionnées en partie par la Commission géologique.²⁶

Dans ces conditions, un premier « corpus » est tout de même constitué. « Corpus » qui demeure partiellement inaccessible et qui n'est pas analysé. L'œuvre de Barbeau se situe à un autre niveau. Il a retrouvé la tradition des conteurs.

Nos écrivains du XIX^e siècle avaient récupéré certains récits traditionnels afin de les intégrer dans le projet littéraire de l'heure. Les deux Aubert de Gaspé, Joseph-Charles Taché, l'abbé Henri-Raymond Casgrain, Faucher de Saint-Maurice et Louis Fréchette²⁷ ont ainsi contribué à conserver les « empreintes » des récits traditionnels à caractère surtout légendaire; Paul Stevens, pour sa part, a utilisé des récits qui se rattachent au genre du conte traditionnel.²⁸ Ces « empreintes » de récits traditionnels ont bien vite représenté, aux yeux des lecteurs, tout le discours traditionnel, d'où l'ambiguïté du conte désormais fixé : de la prodigieuse prolifération de récits sans cesse renouvelés au sein des groupes formés par les conteurs et leurs auditoires, il ne restait que la lecture du texte d'un auteur par un lecteur.

Le grand mérite de Barbeau a été de faire retour vers les conteurs, ces créateurs méconnus qui sont plus que des « récitants » de textes mémorisés. Héritiers d'une structure narrative qui n'est pas fixée une fois pour toutes (les variantes le démontrent), ils utilisent non seulement les ressources

26. *Rapport annuel du Ministère des Mines*, Ottawa, 1922. (Document parlementaire, n° 20), p. 27.

27. Voir : Massicotte, Edouard-Lotique. *Conteurs canadiens-français du XIX^e siècle*, avec préface, notices en vocabulaire (...). Portraits dessinés par Edmond-J. Massicotte. Montréal, C.O. Beauchemin, 1902, VIII - 330 p.; Fides publiera bientôt une bibliographie analytique du conte au XIX^e siècle établie par Aurélien Boivin.

28. Stevens, Paul. *Contes populaires*, Ottawa G.E. Desbarats, 1867, VIII + 252 + (1) p.

des éléments narratifs mais aussi toutes les techniques de l'expression orale ou gestuelle.²⁹ La pratique de leur art leur fait adapter le récit selon les auditoires tandis que la rencontre d'un autre conteur leur fera découvrir de nouveaux procédés qu'ils assimileront. Dans l'univers des conteurs, le conte n'est pas ce texte qu'un lecteur aura entre les mains après transcription (ce texte n'est que la « photographie » du conte) ; le conte existe dans et par l'acte du récit, dans cet espace mental qui unit le conteur à son auditoire, tout comme le drame n'existe selon son mode propre que dans et par l'acte de la représentation. Au début de l'acte de communication, naît le conte ; il disparaît avec le récit qu'en a fait le conteur. Ne demeure que sa forme. Marius Barbeau a retrouvé ces conteurs dont il a fait découvrir l'originalité et le conformisme. Car le conteur s'inscrit dans une tradition qui trouve en lui son aboutissement. Il oriente l'enquêteur vers celui qui autrefois lui a « donné » le conte : sage-femme, « fille engagère », compagnon de chantiers, quêteux. Chaîne des témoignages qui remonte à une source lointaine, obsession des critiques du XIX^e siècle : origine indienne, indo-européenne, asiatique, préhistorique ? Faux problème en un sens. Dans le contexte narratif, n'existe que l'acte de communication d'ordre esthétique où, le temps du récit, s'actualise la tradition dans une œuvre éphémère.³⁰ Le conte, fête verbale, trouve son être dans l'attention de l'auditoire. Cette attention nécessaire, Barbeau l'apportait aux conteurs. En ce sens, il fut avec eux créateur de contes.

Par la suite, en 1942, avec Félix-Antoine Savard, Luc Lacourcière — dont il faudra un jour dire toute l'œuvre, dans le domaine de la littérature orale et dans celui de la littérature québécoise — poursuivra l'enquête de Marius Barbeau en

29. Voir l'article de Geneviève Calame-Griaule « Projet de questionnaire pour l'enquête sur le style oral des conteurs traditionnels ». Dans *Afrique et Parole*, novembre 1974, n° 46, p. 33-50.

30. Voir la communication de Dan Ben Amos, Toward a Definition of Folklore in Context. Dans *Journal of American Folklore*, vol. 84, 1971, p. 10 ss.

Charlevoix, l'étendra à tout le Québec et jusqu'en Acadie.³¹ Le « corpus » du conte sera prodigieusement augmenté³² et analysé selon la classification Aarne-Thompson : cette analyse qui s'achève à l'heure présente introduit le « corpus » canadien dans le « corpus international ».³³ Il sera dorénavant possible de procéder, en s'appuyant sur des bases solides, à l'analyse de la structure narrative, des archétypes, etc. Un jour, pourtant, il faudra revenir à l'analyse du récit dans son contexte : l'acte de communication. Matière plus rétive qu'un texte fixé... C'est tout de même la condition d'une connaissance authentique du discours traditionnel.

31. Lacourcière, Luc. *Le conte populaire français en Amérique du Nord*. Berlin, Walter de Gruyter et Co, 1961, 10 p.

32. 10 000 contes sont conservés aux Archives de Folklore de l'Université Laval. Luc Lacourcière a recueilli 1 931 contes, Conrad Laforte 559. Il faut ajouter la collection du père Germain Lemieux à l'Université Laurentienne de Sudbury et tant d'autres...

33. Déjà, le deuxième volume du *Conte populaire français* préparé par Paul Delarue et Marie-Louise Ténèze (Paris, Maisonneuve et Larose, 1964), comporte un extrait du catalogue canadien.